

Lettre des n°41 Réalisateurs

Groupe 25 Images

*INTERMITTENTS ! SPECTACLE VIVANT !
CONFINEMENT ! PAN ! DANS LES DENTS !*



© Xavier Giacometti

WWW.GROUPE25IMAGES.FR

gr25images@orange.fr - Tél : 01 42 50 64 30
147 rue Blomet - 75015 Paris

GROUPE 25 IMAGES

ASSOCIATION DE RÉALISATRICES ET RÉALISATEURS
animation ■ fiction ■ nouvelles écritures ■ web créations

3	EDITO Yes we can
5	ET SI ON CHANGEAIT ? EPISODE 1 Pierre-François Brodin
6	HUMEUR D'UN CONFINÉ Christophe Smith
7	LES REINES DE LA NUIT EN LIBERTÉ Christiane Spièro
10	LES REVERS DES TROIS MÉDAILLES Fabrice Fouquet
13	ET SI ON CHANGEAIT ? EPISODE 2 Pierre-François Brodin
14	LES VISAGES DE LA VICTOIRE Lyèce Boukhitine
16	PLACE AUX JEUNES, PLACE AUX FEMMES Laurent Jaoui
17	DÉCONFINEZ VOS POULETS Rosalie Labonté
21	ET SI ON CHANGEAIT ? EPISODE 3 Pierre-François Brodin
22	VOYAGE AUTOUR DE MOI Stéphanie Sphyras
24	ANGÉLIQUE, MARQUISE MÉSANGE Dominique Baron
22	N'ATTENDEZ RIEN DE L'EXTÉRIEUR Alain Nahum
26	LE MONDE DE DEMAIN Sandrine Cohen
27	HOMMAGE À HENRI WEBER Jean-Pierre Igoux
28	SÉRIE, SERIES PASSE EN LIGNE Marie Barraco
30	LES ENTRETIENS

Adhésion au Groupe 25 Images

L'association est ouverte aux réalisatrices.teurs

Son objet : organiser et structurer les contacts entre réalisateurs de films de fiction, documentaire, animation, transmédia, favoriser les rencontres, organiser des débats et des colloques, susciter des espaces de réflexion, accompagner la promotion et la création des œuvres de fiction à la télévision, défendre les droits matériels et moraux des réalisateurs et promouvoir leur statut d'auteur tel qu'il est défini par la loi.

[Chaîne vidéo des entretiens](#)

[Plateforme you tube](#)

[Page facebook entretiens](#)

[Page facebook](#)

[Site](#)

Archives...

Un film comment ?

Extrait de l'agenda édité par le Groupe 25 Images en 2005

Une œuvre ne se réduit pas à l'addition ou à la simple combinaison des éléments qui lui ont donné naissance. Une véritable transformation est intervenue. Elle permet de faire surgir un objet nouveau qui n'existait pas avant l'intervention de l'auteur (ou des auteurs).

L'œuvre devient alors l'expression de la personnalité de ce ou ces auteurs. Entre les mains d'un autre auteur, les éléments constitutifs auraient donné naissance à une tout autre œuvre. Le lien œuvre-auteur est scellé. C'est lui qui implique des droits (inaliénables) de l'un sur l'autre.

Une œuvre n'est pas un objet de consommation. Plus précisément, son exploitation ne l'altère en rien. Elle reste identique à elle-même après de multiples utilisations. Elle est toujours neuve aux yeux d'un nouveau public. À ce titre, elle se distingue des produits de flux ou de circonstance.

La finalité de l'œuvre est de traduire une expression personnelle. Il importe pour cela que l'auteur (ou les auteurs) ait disposé de l'espace d'initiative nécessaire.

Cet espace peut être variable selon les circonstances. Les diverses contraintes ne remettent pas en question la qualité de l'auteur et sa légitimité à faire valoir ses droits dès lors que son apport a transformé qualitativement les éléments dont il disposait.

Un film comment ?

XAVIER GIACOMETTI, scénariste et réalisateur d'animation*, nous a fait le plaisir et l'honneur de créer quelques dessins pour la Lettre du Groupe 25 Images, dont il est membre du conseil.

*(de nombreuses séries dont *YAKARI* qu'il a également adapté et réalisé pour le cinéma récemment sous le titre *YAKARI, un destin fabuleux*, sortie était prévue en août 2020).

Présidents

FICTION : Claire de LA ROCHEFOUCAULD

ANIMATION : Fabrice FOUQUET

NOUVELLES ÉCRITURES : Stéphanie SPHYRAS

Vice-présidents

FICTION : Renaud BERTRAND, Laurent JAOUÏ, Arnaud SELIGNAC

WEB CRÉATIONS, FORMATS COURTS : Servan de JAMES

Trésorier William GOTESMAN

Déléguée Générale Dominique ATTAL

Membres du conseil

Christophe ANDREI, Dominique BARON, Lyèce BOUKHITINE,

Pierre-François BRODIN, Pierre-Alain CHARTIER,

Guillaume CREMONESE, Fabien DAPHY, Adeline DARRAUX,

Michel FAVART, Jean Teddy FILIPPE, Xavier GIACOMETTI,

Jean-Pierre IGOUX, Lou JEUNET, Christelle LAMARRE,

Arnaud MALHERBE, Jérôme PORTHEAULT, Christophe SMITH,

Frédéric TELLIER, Philippe VENAULT.

Edito

Claire de La Rochefoucauld,
Fabrice Fouquet, Stéphanie Sphyras,
Renaud Bertrand, Laurent Jaoui,
Servan de James, Arnaud Sélignac.

Yes we can

Face au virus, deux attitudes extrêmes. D'un côté, ceux qui nient le danger, et qui font passer la liberté individuelle avant la santé collective. De l'autre, ceux pour qui le groupe doit passer avant l'individu et nient toute liberté au nom de la santé. Les Etats-Unis et la Chine. Entre ces deux extrêmes, nous cherchons notre chemin.

Dans notre métier aussi, on observe deux voies se dessiner. Ceux qui, au nom de la santé, dressent des listes interminables de contraintes sanitaires qui entraveront toute initiative artistique. Et ceux qui, au contraire, au nom de leur art ou de leur portefeuille, refusent de se laisser dicter leur comportement et sont prêts à prendre tous les risques.

C'est à nous, réalisateurs, qu'il incombe de trouver, dans notre pratique, le juste équilibre entre contraintes sanitaires et liberté artistique.

C'est à nous de nous adapter à ce nouvel environnement, à faire prendre le moins de risques possibles à notre équipe, à nos acteurs, tout en imaginant les meilleures conditions de création.

Nous sommes face à une épidémie en constante évolution et il ne s'agit pas de fixer une fois pour toute des conditions de travail idéales. Chaque semaine, chaque jour apporte de nouvelles connaissances, de nouvelles tendances, et nous devons modifier en conséquences les règles à appliquer.

Nous pouvons le faire. Yes we can.

Mais pour cela, il est absolument nécessaire d'avoir des temps de préparation largement augmentés, qui nous permettent d'analyser et de prévoir les problèmes à affronter. De confronter nos points de vue avec les scénaristes pour d'éventuelles modifications puis les chefs de poste et les acteurs pour trouver les meilleures solutions en plateau.

Il faudra aussi travailler en confiance, partager l'information et s'appuyer sur une solidarité qui a été jusqu'ici si remarquable face à la crise.

Pour retrouver le chemin des plateaux, il faudra lever de nombreux obstacles. Il serait naturel et logique d'entamer cette reprise pas à pas, en privilégiant les tournages présentant de moins de complexité, des petites équipes, jeunes, féminines, dans des régions peu touchées, avec des décors présentant peu de risques. Ces premiers films permettraient d'avoir de rapides retours d'expérience et d'envisager des tournages plus ambitieux. Oui, ce serait logique et naturel. Mais, on le sait, la logique n'est pas toujours au rendez-vous dans nos métiers.

Et si on changeait ?

Pierre-François Brodin

Episode 1 New deal ?



© Xavier Giacometti

Le 28 Avril 2020, Edouard Philippe, notre Premier ministre, exposait à l'Assemblée nationale le plan de déconfinement.

J'ai été, comme beaucoup, très surpris de voir le monde de la culture à ce point évincé lors de cette allocution et des débats qui ont suivi.

Que dire des réactions plus que timides dans les grands médias ?

Cette crise devrait conduire tout le monde, décideurs, population, industriels, ouvriers, employés de service, fonctionnaires, patrons, médias, intellectuels, artistes, techniciens, à une réflexion large et ouverte. Pour en profiter, pour tenter de changer de braquet, d'imaginer de nouvelles voies pour nos sociétés occidentales, dont on a pu constater l'extrême fragilité depuis le début de l'épidémie.

En revanche, nous l'avons vu, la société civile, les citoyens, les habitants de notre monde se sont mobilisés. C'est sans précédent. Toutes les associations ont redoublé d'efforts pour maintenir leur activité et ainsi porter assistance aux plus démunis. Bon nombre de restaurateurs se sont investis dans la production de nourriture pour l'offrir aux personnels soignants dont les cantines et cafétérias ne pouvaient pas suivre. Soignants qui, et c'est un euphémisme, ont répondu présents. Beaucoup d'artistes ont maintenu des modes d'expression, sur la Toile principalement, pour maintenir du lien, un tissu culturel. On peut d'ailleurs aussi féliciter les structures culturelles qui ont, sans avoir la certitude d'être soutenues par l'État ou les collectivités territoriales, maintenu les contrats des intermittents pendant la période du confinement. Les profs se sont engagés auprès de leurs élèves pour assurer un enseignement à distance. On pourrait continuer, il y a tant d'exemples.

Bref, nous avons pu constater l'incroyable réactivité de la France qu'un obscur ministre d'un autre temps avait qualifié de celle « d'en bas ».

En réponse nous avons quoi ?

Toujours les mêmes analystes dans les grands médias, ceux-là même qui n'avaient pas vu le vent venir lors de la crise des subprimes en 2008 et qui n'ont pas eu plus de nez cette fois-ci. Pourtant, une fois encore, ils savent tous, ils connaissent les solutions.

Et les petites musiques du « il va falloir faire des efforts » commencent à résonner. Medef et autres sont déjà à la manœuvre.

Les investissements vont une fois encore en priorité vers les grandes entreprises et Eric Méteyier, dans l'interview qu'il a donnée au Parisien le 29 avril, a eu raison de comparer. Le secteur de la culture est un bassin d'emplois énorme. Plus que dans l'industrie automobile. Et je ne parle pas des retombées de notre activité sur le secteur de l'hôtellerie, de la restauration et du tourisme dans son ensemble.

Nous l'avons vu lors des annulations des festivals en 2003 lors de la grève des intermittents à laquelle j'ai été très fier de participer.

Aider la culture, c'est aider la société dans son ensemble, intellectuellement certes, mais également économiquement.

Alors à quand un nouveau « New Deal » ? Je ne résiste pas à faire référence à un des plus beaux chefs-d'œuvre que le cinéma français ait produit : Les Enfants du Paradis : « La nouveauté, mais c'est vieux comme le monde ça, la nouveauté ». Jacques Prévert, quand tu nous tiens.

Il serait temps que nos dirigeants arrivent à sortir des dogmes en prenant exemple sur les gens, les vrais, qui eux sont imaginatifs et prouvent chaque jour leur aptitude à changer de paradigme.

Moi qui ai été, tour à tour, menuisier, croque-mort, machiniste, régisseur, directeur technique, assistant-réalisateur et réalisateur, je m'indigne, je m'indigne et je m'indigne.

Et si on changeait ?

Humeur d'un confiné

Christophe Smith

La route de l'espoir

Il faut avoir un minimum de sens marin pour savoir naviguer à vue. J'éviterai donc de juger celui de notre gouvernement, après tout je ne suis pas à bord du navire.

Mon navire à moi est en panne, bloqué dans son port de l'île de Groix par celui devenu prioritaire : le Covid-19. Moi aussi je navigue à vue en tournant en rond, me demandant quand je pourrai reprendre mon cap.

Mon navire s'appelle *La Route de l'espoir*. Il est parti en novembre dernier sur la route prise par mes grands-parents paternels il y a un siècle. Dans ce film, je refais les étapes d'un périple de deux ans qui part du fin fond de l'Ukraine, traverse l'Europe, les fait aller en Argentine, puis en Angleterre pour enfin s'établir en Australie. Mon film retrace le voyage de mes grands-parents qui, fuyant l'horreur, partent à la recherche d'un lieu de paix pour élever leurs deux enfants âgés de 7 et 5 ans – mon père et sa sœur. Ils sont partis sans argent, n'ayant jamais voyagé, ne sachant pas où trouver un asile. Ils sont partis comme plein de gens partent encore aujourd'hui en quête d'un avenir meilleur, de paix et d'espoir. C'est pour rendre hommage à tous ceux d'hier ou d'aujourd'hui qui ont tout risqué pour permettre à leurs enfants de vivre en paix que j'ai décidé de faire ce film.

J'ai commencé ce texte en utilisant une métaphore marine parce que, tous les jours, je pense à un autre navire qui aimerait bien cesser de tourner en rond lui aussi pour retourner en mer. Il s'appelle *Ocean Viking*, c'est celui de SOS Méditerranée. Sa mission est de sauver d'autres vies, celles de gens poussés par la guerre, la faim, la misère, à quitter leur pays pour retrouver l'espoir en Europe ou ailleurs. Qui connaît le nombre de morts au fond de cette mer qu'on regarde danser le long des golfes clairs ? 20 000, 30 000 peut-être 40 000 ont quitté la côte libyenne sans avoir pu atteindre l'autre rive. Contrairement au Covid-19, personne n'a pu tenir un décompte quotidien de ces gens éparpillés au fond de la Méditerranée entre l'Afrique et l'Italie. Et si cela avait été le cas, est-ce que cette crise-là serait réglée ?

Chaque jour, je nourris l'espoir que très vite les bénévoles de l'*Ocean Viking* reprendront la mer sauver ceux qu'ils peuvent sauver.

En 1920, lorsque mes grands-parents sont partis d'Ukraine, la grippe dite espagnole faisait des ravages. Cent ans après, tout est fait pour combattre le Covid-19, et personne ne se plaindra qu'en un siècle tout a changé.

Mais, hélas, rien n'a changé pour les réfugiés de tout bord. Voilà pourquoi je veux aller au bout de mon film.

A l'heure où j'écris, nous sommes nombreux, auteurs, producteurs, interprètes, techniciens, diffuseurs à attendre chacun dans notre port de pouvoir reprendre notre route créative. Il nous faudra beaucoup de solidarité, d'inventivité, de générosité pour sortir au mieux de la crise économique qui se profile et qui va appauvrir beaucoup d'entre nous.

Depuis de trop longues années les relations auteurs-producteurs-diffuseurs n'ont cessé de se dégrader.

J'espère que l'après-Covid-19 nous permettra de revenir aux bases de ce que doivent être nos métiers.

Cette crise qui se profile est une grande opportunité pour repartir de zéro, établir de nouveaux rapports – plus sains, plus apaisés – entre créateurs, avec les diffuseurs, avec la profession dans son ensemble. Il faut essayer de repartir sur de nouvelles bases et créer un mode de fonctionnement plus clair, plus juste, plus libre, plus respectueux et plus digne de ce que nous souhaitons tous défendre : la création.

Raoult conseiller sur les plateaux de tournage :

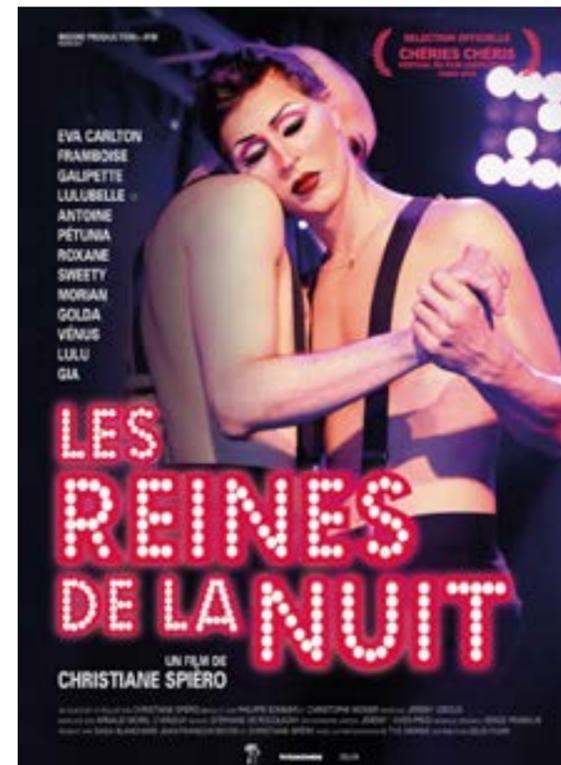


© Xavier Giacometti

Les Reines de la nuit

Christiane Spièro

Mon premier film au cinéma, en totale liberté !



© Even prod - Les Reines de la nuit

qui ont fait de longues études et avaient auparavant des professions très valorisantes. Il y a des vieux, des jeunes, des beaux, des pas beaux, certains sont un peu ou beaucoup opérés, certains sont transgenres ou transsexuelles, d'autres sont poilus et virils, mais tous ont en commun d'avoir tout abandonné lorsqu'ils ont découvert le transformisme.

Les transformistes sacrifient absolument tout à leur profession, y compris leur vie privée. Ils ne font que ça, ils ne pensent qu'à ça. Cette passion pour leur métier s'apparente à notre amour pour le tournage, en plus envahissant et plus obsessionnel encore. Cette ressemblance a été aussi une des raisons de mon attachement à cette communauté.

Je travaille pour la télévision où j'écris et je réalise des fictions depuis 37 ans. Ce documentaire est à la fois mon premier documentaire et mon premier film cinéma. En bonne logique, j'aurais dû me diriger vers un documentaire de télévision. Mais très vite, j'ai voulu que ce soit un long-métrage pour le cinéma, parce que je savais que le sujet était trop riche pour un 52 minutes.

Je souhaitais que le film ait une lisibilité plus grande qu'une diffusion à 23 heures, et, vu le sujet et les interdictions qu'il aurait suscitées, à coup sûr, j'aurais eu une diffusion tardive. Je voulais m'éloigner de la variété, c'est-à-dire d'un montage alternant les propos d'artistes, et les extraits de chansons. Je voulais creuser, au fil des interviews, le mystère qui préside au choix d'être transformiste, donc être avec eux dans une vérité crue.

Et enfin, je voulais avoir la liberté de faire le film que je ressentais. Il y a au cinéma un respect des producteurs et des distributeurs envers l'auteur que je peux confirmer et qui est un bien précieux pour pouvoir s'exprimer. Je ne sais pas si c'est toujours le cas, ou si j'ai eu de la chance, mais j'ai fait le film que je voulais.

Et cette liberté change tout, car elle vous fait prendre de l'assurance et oser aller jusqu'au bout de ce que vous souhaitez. Cette qualité d'auteur de son film que personne ne vous dispute, je ne l'avais pas vécue depuis longtemps, et pourtant j'ai eu la chance d'écrire plusieurs des films que j'ai tournés. Curieusement, j'ai retrouvé les mêmes impressions que lors de mon premier film *Les Copains de la Marne* que j'avais écrit et réalisé en 1983. Et, de la même façon, l'accueil et la critique ont été au rendez-vous.

Au départ, donc, il y avait toutes mes envies et mon entêtement, mais rien n'avancait.

Et puis, grâce à un ami, j'ai rencontré mon distributeur, ZELIG Films, Jean-Marie Vauclin, Fabrice Ferchouli, qui ont été intéressés par le projet et m'ont fait une lettre dans ce sens pour le CNC.

Cela m'a renforcée dans mon désir de tenir bon pour faire un film cinéma. Et tous mes collègues auteurs savent que l'entêtement est notre meilleure qualité.

Tout a commencé, il y a vingt ans, lors du tournage à Lille de *Et si on faisait un bébé*. Un soir avec les comédiens, nous sommes allés aux Folies de Paris. C'était un grand cabaret transformiste, plus proche de l'Alcazar que d'une petite bonbonnière provinciale. Les artistes étaient de grande qualité et l'équivoque qu'ils suscitaient provoquait à la fois l'enthousiasme et le trouble. À la fin du spectacle, les transformistes sont venus à notre table et là, la magie avait disparu, laissant place à un monde étrange d'êtres où les restes de maquillage et pour certains les opérations esthétiques les montraient nus, inachevés, dans l'attente du prochain spectacle.

Le temps a passé mais ces images ne m'ont pas lâchée. C'est étrange, comme certains sujets, quoi qu'on fasse, s'imprègnent en vous et de temps en temps sans crier gare remontent à la surface.

C'est pourquoi il y a cinq ans, j'ai décidé de faire un documentaire sur les transformistes et j'ai poussé les portes des cabarets.

Au fur et à mesure que je commençais à rencontrer les artistes transformistes, à les faire parler, je me rendais compte de l'éclectisme de cette micro-société où tout le monde se connaît et vit ensemble. Pourtant, ils viennent de milieux sociaux très différents. Il y a parmi eux des hommes

Des producteurs amis voulaient bien tenter de produire le film, mais pour la télévision. Et quand j'affirmais mon désir d'un long-métrage cinéma, ils me disaient qu'ils étaient comme moi, « ils n'avaient pas la carte ». Certains s'étaient déjà risqués à produire pour le cinéma et en gardaient un mauvais souvenir.

Lorsque j'ai été voir Jean-François Boyer, je savais que Tetramedia ne faisait pas ce genre de production, et que mon tout petit film n'entraînait pas dans la politique du groupe. Mais parce que je connais la grande curiosité de Jean-François, je voulais avoir sa réaction sur mon projet.

Effectivement Tetramedia ne pouvait pas produire mon film, mais Jean-François Boyer m'envoya à une jeune productrice, Saga Blanchard (Midori Films), qui s'intéressa au projet, mais n'avait pas l'argent nécessaire pour monter la production. Aussi Jean-François Boyer investit dans le film sur ses fonds propres, et plus modestement, je mettais ma part de droits d'auteur dans la coproduction.

Avec l'autorisation de Jean-François Boyer, je rapporte ici, quelques extraits d'un texte qu'il a écrit lors de la sortie du film :

« C'est la première fois que je coproduis à titre personnel (rien à voir avec Tetramedia) un film de cinéma.

Notre monde est de plus en plus cruel et intolérant, surtout pour ceux qui sont différents...

Aussi, lorsque mon amie Christiane est venue me parler de ce projet compliqué à monter, je n'ai pas hésité. Un film sur la revendication de la différence, sur l'amour du spectacle, et le courage de développer sa passion dans un univers parfois marginalisé...

Et puis je me suis aussi souvenu qu'il y a 20 ans, lorsque j'ai découvert le monde impitoyable de la télé, venant de la politique, Christiane a fait partie des rares personnes qui m'ont soutenu et conseillé...

Ma bonne fée.

On dit que la télé est un monde sans mémoire et déloyal : chouette occasion de prouver le contraire !

A 60 ans, j'ai choisi de ne pas m'offrir une Rolex : j'ai préféré assister à mon premier spectacle transformiste à l'Artishow ! Une façon aussi de ne pas être catalogué comme un vieux con réac ?... »

Qu'ajouter de plus à ce bel acte d'amitié ? Sinon que se sentir en confiance vous donne des ailes !

Réaliser le film a été facile. D'abord et surtout parce que je l'ai tourné avec une micro-équipe de collaborateurs (Philippe Bonnier, Christophe Monier, Alain Le Roy) avec qui j'ai mes habitudes de longue date, et leur investissement a été très stimulant. En écrivant ces lignes, je pense avec tristesse à mon ami Alain Le Roy qui nous a quittés le 17 avril. Je nous revois à la maison, quelques jours avant que soient décrétés les gestes barrières, faisant avec Philippe Bonnier mon interview pour les bonus du DVD. Alain avait vaincu une grave maladie, du moins on le croyait, et il était heureux, rayonnant.

Avec les transformistes, j'avais eu le temps en cinq ans de tisser des relations qui ont permis qu'ils se livrent sans difficulté. J'ai découvert que j'aimais beaucoup interviewer et que la « manière de faire » s'apparentait à la direction d'acteurs.

Saga Blanchard a été une précieuse productrice exécutive, qui connaît à merveille tous les rouages d'un film et n'hésite jamais « à mettre les mains dans la farine », car il fallait tout faire, nous n'avions ni assistant, ni régie, que nous.

Ce qui a été une excellente façon de vérifier mes connaissances des différents métiers et étapes d'un film. Sur une fiction, on est entouré et aidé par tous les corps de métier, qui veillent à ce que rien ne soit oublié. Là, il fallait veiller à tout, et ça aussi ça m'a plu !

J'ai monté avec Jérémy Leroux, que notre Groupe 25 Images connaît bien, puisque c'est lui qui monte les Entretiens du Groupe. Et comme tous les réalisateurs (trices) du Groupe, je suis une fan de Jérémy, qui, en plus d'être bon et créatif, est drôle.

La musique originale du film demandait de vraies réflexions. Heureusement j'avais Serge Franklin à mes côtés, avec qui là encore j'ai une longue et affectueuse complicité. J'avais évidemment tourné les spectacles de cabarets avec les numéros des transformistes en Mylène Farmer, Amy Winehouse... Mais il n'était pas question d'utiliser ces musiques. D'abord, comme je l'ai dit plus haut, ce n'était pas le film que je voulais faire, ensuite même si je l'avais voulu, le moindre extrait de 30 secondes coûte une petite fortune. Dès le départ, j'avais classé les musiques existantes, en quelques musiques à garder parce que importantes pour le récit, et musiques à composer. Il est intéressant de voir comment la musique existante, toujours très connue, étouffe le travail du transformiste, alors qu'une création musicale permet de voir son talent et son travail. Et puis j'avais construit, sous les interviews, une continuité qui montrait un spectacle qui se prépare, se déroule et se termine, ce qui me permettait de traiter thème par thème du général au très intime. Pour le film, j'ai interviewé 13 transformistes. C'est un panel très important, mais vu l'éclectisme de ce milieu, chacun des artistes a sa place. Serge a donc écrit une musique extrêmement complexe, qui est un vrai personnage du film. Et il sait combien je lui en suis reconnaissante.



© Festival de Colmar



© Aylau Tik - Christiane avec ses reines de la nuit, Saga Blanchard et Jean-François Boyer au Festival Chéries Chéris

Enfin, j'ai mixé avec Stéphane de Rocquigny, et c'est Jean-Baptiste Neyrac qui a fait les travaux de labo. Là, encore des copains et des complices.

Personnellement, j'aime beaucoup travailler avec ma « garde rapprochée », comme disait de mon équipe Marie-Françoise Mascaro. Se connaître et, bien sûr, s'apprécier permet d'aller beaucoup plus vite à l'essentiel et de se comprendre avec peu d'explications.

La sortie des *Reines de la nuit* a été programmée très vite, ce qui m'a fait plaisir, mais m'a empêchée d'inscrire le film à des festivals. J'ai néanmoins été sélectionnée à Colmar, puis à Chéries chéris, le 23 novembre, où il y a eu une soirée spéciale avec une grande partie des transformistes en créatures.

Le film est sorti à Paris et en province, le 4 décembre, la veille de la grève ! Ça a été évidemment un coup très dur, mais *Les Reines de la nuit* a résisté néanmoins 5 semaines à Paris dans une des 3 salles, celle du Marais. Le public a répondu présent parce que la ligne 1, ligne automatique, fonctionnait et que beaucoup de gens habitent dans le Marais ou alentour. À quoi tient la vie d'un film !

Puis j'ai commencé la tournée des cinémas d'art et d'essai de province (le film est recommandé par l'AFCAE), avec présentation et débat après le film. Et là encore ça a été une nouvelle expérience très enrichissante et les échanges avec le public m'ont montré que, si on touche les gens, on peut arriver à faire évoluer le regard sur la communauté LGBT. Bien sûr, ma contribution est très modeste et le public qui est venu voir mon film était en grande majorité déjà acquis, mais je n'ai lors de ces débats entendu aucun propos homophobe et j'ai même vu des larmes dans les yeux de pères de famille, non pas qu'ils regrettaient de ne pas avoir fait leur coming out, mais parce qu'ils étaient tout simplement émus par la douleur de mes transformistes.

Et puis, quatre jours avant que j'aie à présenter le film à Bruxelles, il y a eu le confinement ! Depuis, je vois sur mon agenda tomber les unes après les autres les dates de projections du film en France et à l'étranger et les festivals être déprogrammés.

Que restera-t-il des soirées débats dans les villes de province, lorsque les cinémas enfin rouvriront et qu'ils pourront programmer tous les films qui n'ont pas pu sortir ?

Heureusement, Ciné+ a acheté le film, il y sera visible dès le 5 août 2020.

Et TV5 Monde, qui est coproducteur, le diffusera à partir de 2021.

Quant au DVD, sa fabrication recommencera dès que le déconfinement le permettra.

Je sais que le film trouvera son public sur la longueur, mais c'est une perte sèche pour les distributeurs, qui ont l'élégance de ne jamais m'avoir fait le moindre reproche.

Aussi, j'attends avec impatience de pouvoir à nouveau débattre autour des *Reines de la nuit* dans des festivals. Peut-être parce qu'à la télévision on manque de ce feedback avec le public qui permet de sentir la salle et de contrôler si le public a ri ou été ému, là où vous l'aviez prévu, mais surtout parce que j'adore être l'ambassadrice de mon film.

J'espère que ce sera à nouveau possible au dernier trimestre 2020 !!!



© CS - Façade du Publicis en bonne compagnie !

Les revers des trois médailles

Fabrice Fouquet

Un siège manquant Une mutualisation L'abonné absent

Au lycée, ma professeure de dessin m'avait demandé ce que je voulais faire (plus tard). Elle s'était étonnée que je lui réponde « de l'animation ». Bien qu'elle soit dans ce qu'on a nommé ensuite les « métiers de l'image » (la langue française aime s'alourdir de ces formes pesantes, comme il y a aussi le « troisième âge », ou « personne à mobilité réduite...»), elle avait compris que je comptais animer ces opérations promotionnelles dans les marchés ou supermarchés, ou bien divertir les enfants dans les camps de vacances... Le plan *Média* était tout jeune encore, l'animation française industrielle n'en était qu'à ses balbutiements : l'animation comme média n'était pas dans les radars de l'éducation.

J'aimais raconter des histoires, j'avais envie d'en faire mon métier, et avec le dessin par-dessus le marché. Réalisateur n'est pas le métier que je voulais faire, c'est plutôt que j'ai appris que le métier que je voulais faire s'appelait réalisateur.

Aujourd'hui, quelques décennies plus tard, je n'ai plus si souvent à répondre à la question de savoir *quoi faire plus tard qu'à qu'est-ce que je fais*. En dehors de mon milieu professionnel, je réponds en général graphiste. C'est vague, ça ne veut rien dire, et c'est pas mal. Graphiste, même pas réalisateur. De toute façon, réalisateur, personne ne sait vraiment ce qu'il fait.

« Tu écris les histoires ? » Non. « Tu animes tous les dessins ? » Non. « Tu fais les voix ? » Non plus. Pas plus que le son ni la musique... « Mais alors, qu'est-ce que tu fais ? ».

Si je me replace quelques années en arrière, j'étais dans la même ignorance. Le réalisateur d'animation est un moine qu'on ne voit que quand l'œuvre est finie, et encore, quand il veut bien sortir le tête de sa capuche. Dans le cinéma de chair, on connaît la tête de Scorsese, de Pialat, de Rohmer, et celle de Spielberg sous sa casquette... Dans l'animation de dessins, de marionnettes ou de synthèse, qui connaît la tête de J.-F. Laguionie ? de N. Park ? de S. Chomet ? De J. Lasseter ? Comme on ne sait pas vraiment qui il est, on ne sait pas vraiment ce qu'il fait... On connaît les personnages des films (et c'est sans doute le principal). Et ils n'iront pas faire la réclame au JT de 20 heures (et ça n'est pas parce qu'ils seront déjà couchés).

Le gros de l'industrie s'adresse aux enfants qui, il faut croire, n'apprécient que la comédie, genre parmi les plus ingrats et difficiles. Tous les programmes ne sont certes pas égaux, mais fabriquer des brouettées de 52 épisodes dans des univers chaque fois différents, avec des plannings chaque fois plus serrés, relève de la gageure.

Et il faut croire que beaucoup de réalisateurs aiment ça, puisqu'ils y retournent. On pourrait presque en déduire aussi qu'on apprécie ce qu'ils font.

On pourrait s'en ficher, de ce désir de reconnaissance, et on doit s'en moquer, qui s'en soucie ? Et pourtant, quand il s'agit de défendre un métier, il faut s'agiter, se montrer, argumenter, sans cesse argumenter.

Car on en arrive à une situation paradoxale : un film n'existe pas sans réalisateur, et pourtant il doit sans cesse manifester sa présence, lever le doigt, hausser le ton au risque d'être sinon écarté, qu'on parle à sa place ou, pis, qu'on oublie de l'inviter autour de la table.

Il devient désolant, voire parfois décourageant, de devoir année après année expliquer à des institutions que réalisateur est un vrai métier ; et il est navrant d'avoir à justifier que c'est un métier d'auteur à une société d'auteurs.

Combien il serait facile aujourd'hui de dire qu'une image est une création au même titre qu'un texte. Voire qu'une image est nourrie de textes. Combien de tableaux racontent un épisode de la Bible, chaque fois de manière différente ? Qui contesterait qu'un Poussin n'équivaut pas à un Delacroix, qu'un Caravage n'est pas un Tintoret ? Combien leur vision diffère d'un même scénario – et quel scénario !

Il est presque regrettable que la SACD ait été créée par un écrivain, si brillant soit-il. Le texte a phagocyté l'image. On en arrive à une querelle quasi cistercienne, où seul le texte vaut. L'image est décorative, accessoire, voire perverse car séduisante. On bénit les lectures, pas le visionnage. La mise en scène corromprait l'essence du texte.

Pourquoi tout cela ? Parce que les longues discussions à la SACD pour flécher un des deux sièges sont une nouvelle fois court-circuitées. Ce siège qui devait être fléché pour un des « métiers de l'image » (à un auteur graphique ou à réalisateur) ne le sera finalement pas. Si par hasard il advenait que deux scénaristes étaient élus (de par la démographie des scénaristes, par exemple), l'expertise d'un réalisateur ou d'un auteur graphique pourrait être réclamée pour un sujet les concernant. C'est trop d'honneur !

Et puisque le réalisateur que je suis ne saurait faire un texte sans assembler les carottes et les navets, j'enchaînerais de façon incohérente sur le feuilleton de France 4.

En effet, le comte F 4 semblait destiné à voir disparaître son canal quand, grâce aux battements d'ailes d'une chauve-souris, il pourrait revenir à la vie. A moins que ce ne soit l'histoire de Frankenstein, qui sait (un scénariste pourrait-il m'aider dans la salle) ? L'espace de son manoir a semble-t-il profité à la diffusion de programmes capables d'éduquer les minots confinés.

On sait que la série a déjà connu de nombreux rebondissements et qu'elle est attendue, alors écrivons-les prochains épisodes...

Avant le covid :



Après le covid :



Et si on changeait ?

Pierre-François Brodin

Episode 2 Inventons !



© Xavier Giacometti

Ce mercredi 6 mai 2020, en réaction aux appels du monde de la culture, Emmanuel Macron, en bras de chemise, sans doute un message de modernité, vient de nous gratifier d'une séquence politique singulière, communicative et surprenante. On pourrait y trouver une sorte de panache à la Cyrano de Bergerac, laissant sans voix le reste de ses collaborateurs (le mot est la mode) autour de la table, mais touche-t-il à la fin de l'envoi ?

Au-delà des grands mots, des métaphores félines et insulo-culinaires (puisqu'on nous exhorte à inventer, allons-y sur la création de mots), pouvons-nous espérer un New Deal ?

De l'invention ? Appelée même des vœux de notre leader suprême ? Relayée sur le perron de l'Élysée par son Padawan, le ministre de la Culture.

On nous invite à inventer. Mais n'est-ce pas là l'ADN de tout artiste, l'invention, la créativité ? Chaque mise en scène, chaque film de cinéma ou de télévision, chaque série, chaque peinture, chaque ligne écrite, chaque chorégraphie, chaque improvisation artistique, chaque scénario est une invention, une création, une avancée, une réflexion sur notre monde, notre humanité, notre animalité, notre folie ou notre raison. Notre métier est invention. Oui, nous inventons et nous continuerons d'inventer dans ce que certains appellent déjà le monde d'après.

Cette force d'inspiration, d'imagination, de fiction, nous la transmettons depuis toujours partout où c'est possible. Personne n'a attendu les propositions des politiques pour aller dans les écoles, les prisons, les hôpitaux et ailleurs pour « réinventer les étés ». Un festival comme Banlieues Bleues fait ça en Seine-Saint-Denis depuis plus de trente ans et il n'est pas le seul. Combien d'auteurs, réalisatrices, réalisateurs, de scénaristes, de compagnies de théâtre ont partagé leur passion d'un projet partout où cela est possible ?

Les exemples sont si nombreux.

C'est une évidence. Nous inventons. C'est notre raison de vivre.

Au-delà, nous ne devons pas défendre la culture de façon corporatiste. La culture est le bien de tous, elle nous élève. Elle est génératrice d'emplois, dans les métiers directement concernés, évidemment, mais aussi pour une multitude de contrats courts et d'autres dont Michel Hazanavicius a eu raison de parler lors de son intervention à Quotidien chez Yann Barthès. Des saisonniers, des serveurs, des restaurateurs, des personnels de ménage, des artisans. Ainsi nous pouvons saluer, avec prudence :

- la décision de donner droit aux intermittents à une année blanche,
- la volonté affirmée de transposer la directive SMA,
- la création d'un fonds d'indemnisation pour les tournages.

Mais nous devons être solidaires envers tous ceux frontalement impactés par les fermetures des théâtres, des musées, des cinémas et des festivals : les artistes, les techniciens, les contrats courts, les prestataires, les associations, les saisonniers, les animateurs dans le périscolaire. Notons au passage l'oubli des scénaristes et des auteurs dans leur ensemble, lors du monologue présidentiel. Ces derniers ne bénéficient pas du régime des intermittents.

Les mesures prises, dans l'urgence, suite à l'interpellation du monde de la culture dans son ensemble, ne doivent pas nous voiler la face : d'une part il est impérieux de voir si les annonces seront suivies d'effets et comment ces mesures seront appliquées, mais aussi indispensable de ne pas nous en contenter. C'est insuffisant au regard de la refondation à venir.

Il faut aller plus loin.

Pas seulement dans la culture.

Créer. Oser.

En un mot, comme le dit notre président : inventer.

Et si on changeait ? CHICHE !

Les visages de la victoire

Lyèce Boukhitine

L'amour de la vie



© Chérifa, Aziza, Jimiaa, Mimouna

Au Cinéma Les Sept Parnassiens, ce 10 mars 2020, une avant-première d'un film, comme il y en a chaque semaine. Mais, ce soir-là, il y avait un sentiment étrange dans l'air. Déjà, on se saluait du coude... bizarre. Point d'accolade, point de bise, de bisou, de câlin. Point d'embrassade. Petite consolation, point de ces encouragements confidences, que les amis aux haleines approximatives aiment faire, visages rapprochés, les yeux dans les yeux.

En ce moment-là, on s'excusait encore de se saluer sans se toucher, avec un sourire un peu gêné, une sorte de honte de se montrer pleutre face à un prétendu virus chinois. On ne voulait pas se montrer aux ordres de BFM, qui avait lâché ses meutes de chroniqueurs et d'experts. Alors on se disait « On s'embrasse pas hein ! ».

Ça a été quand même une très belle soirée, une très belle projection d'avant-première, et cela malgré pas mal de désistements de dernière minute. Beaucoup d'amies et d'amis étaient là pour soutenir le film.

Oubliant subitement la nouvelle règle sanitaire, je n'ai serré franchement qu'une seule main. Celle qui m'a été tendue par Gérard Mordillat, anarchiste antiviral de grand talent, que je n'avais jamais rencontré, et qui a adoré mon film, je suis fier de le dire. Car c'était l'avant-première de mon premier long-métrage documentaire, ce soir-là, aux Sept Parnassiens, dans cette ambiance de pré-confinement. Et puis, par prudence, aucune des dames âgées du film n'était là, évidemment. Car ce film parle de la vie des femmes, des immigrées venues du Maghreb pendant les Trente Glorieuses. Des voix qu'on n'entend jamais. Ces femmes qui, presque toutes, ont été mariées très jeunes sans leur consentement, et qui ont élevé leurs enfants du mieux qu'elles ont pu, en étant souvent les exutoires de ces hommes courageux au travail, mais souvent très durs.

C'est un film sur la résilience, mot à la mode et tant mieux, sur l'intimité, et aussi sur le désir d'émancipation dans le dernier âge... Autant le dire franchement, je suis très fier de ce film, au point d'en parler comme d'un film que j'aime et que quelqu'un d'autre aurait fait.

Alors... Le film a obtenu ses satisfecits, de très bons articles dans *Télérama*, *L'Obs*, *Le Canard*, France-Culture... On n'avait pas beaucoup de salles en première semaine mais beaucoup d'exploitants voulaient le prendre ensuite. Bref. Le film est sorti le 11 mars, dans cette ambiance où le virus venait juste de traverser la forêt des Ardennes en Panzer et fonçait sur Paris. Et le 16 mars, tous les cinémas ont été fermés... *Ite missa est*.

Eh bien, à ma surprise, j'accepte cette sortie. Je le prends avec philosophie.

Ce film que j'ai mis cinq années à faire, depuis l'écriture du scénario, est sorti cinq jours. Une année de travail par jour.

Eh bien ça me fait penser... Ça me fait réfléchir. Je me rends compte à quel point je suis heureux d'avoir fait ce film, si important pour moi. Ce documentaire parle de ma propre mère, qui a eu 14 enfants, avec un type qu'elle n'aimait pas. Un homme qui avait de grandes qualités, et de terribles défauts. Cette femme qui n'a pas eu le droit d'aller à l'école étant petite, et qui en France n'a pas eu le droit d'apprendre à lire à l'école des adultes, car son mari ne voulait pas. Cette femme-là, maintenant, sait lire et écrire. Elle a pu commencer à apprendre, quand son mari est devenu faible à cause de tous ses travaux usants, et surtout quand il est mort. A 82 ans, elle prend des cours de code à l'auto-école, elle lit Marcel Pagnol et le poète Mahmoud Darwich. Et les autres femmes du film, dont je fais aussi le portrait, et à qui j'ai pu poser des questions que je n'arrivais pas à poser à ma mère, ces femmes-là sont toutes aussi formidables que ma propre mère.

Si on prend le temps d'écouter ce que ces dames ont à raconter, on ne peut que capter cette force universelle, cet amour de la vie. On ne peut qu'en sortir grandis et heureux, de voir que le courage et la noblesse d'âme sont des virus contagieux qui ne tuent pas eux, qui rendent plus fort, plus aimants et respectueux des autres.

Alors bien sûr, la distributrice de ce film va se battre pour le faire vivre après le confinement, et puis il passera sur Ciné+, et sur France Télévisions j'espère, qui est partenaire du film.



© Chérifa au bureau de vote

il y aura un DVD, et j'espère aussi qu'il sera sur une plateforme ensuite... Car je veux qu'il soit vu par le plus de monde possible, bien sûr. Par des spectateurs de toutes origines, et de tout âge. En parlant de ces femmes maghrébines, je pensais à cette phrase de Tolstoï, « parle de ton village, tu parleras du monde entier ». Et ce film parle à tout le monde, je crois. Ce qui me rend heureux est qu'il existe. Il existe. Alors cette sortie fiasco, je l'accepte. Je ne dis pas que ça ne m'a rien fait, je mentirais... Mais je l'accepte et garde bien au chaud cette fierté d'avoir fait ce film. Pour avoir la force d'en faire un autre.

C'est peut être la cinquantaine qui fait ça... Même si je veux tourner, des films, des pubs, des séries, car j'aime ça, comme nous toutes et tous, et aussi car j'ai besoin de gagner ma vie, je suis à un moment où ce qui m'importe le plus est de « faire ». Ensuite, bien sûr, c'est bon d'être reconnu un peu, et surtout d'être encouragé et compris aussi, mais réaliser pour moi, maintenant, c'est d'abord réaliser... quelque chose. Quelque chose qui apporte sa petite pierre à l'amélioration de la vie. Une toute petite pierre même minuscule, mais quand même ! Pour se libérer de ses propres démons aussi. Pour être meilleur. Pour être plus libre. Vous me comprenez, j'en suis sûr. Et vous pensez sûrement tout pareil. Car au fond, c'est fou à quel point nous ressentons les mêmes choses, pas vrai ? On veut être différents, à tout prix. On l'est, certes, mais si peu. On est tous faits du même bois. Pas celui dont on fait les flûtes, hein ! Comme chantait le grand Georges...

Je me souviens d'un passage de Henri Miller qui m'avait marqué il y a longtemps. Je ne sais plus si c'est dans *Sexus* ou *Plexus*, où il dit en gros qu'on a tous les mêmes idées, au fond. Les mêmes idées qui nous traversent la tête un jour ou l'autre. La différence entre les gens réside dans le fait que la plupart n'en font rien, de ces idées, et que seulement quelques-uns et quelques-unes en feront quelque chose. Alors, même si c'est dur pour nous toutes et tous, continuons à vouloir faire des films, des histoires, des choses ! Que ces difficultés à créer, générées par tous ces banquiers, décideurs et décideuses de chaînes, ou de ministères, de productions... ne nous atteignent pas « en profondeur », et ne sapent jamais notre envie et notre besoin de vouloir en faire quelque chose, de cette vie !

Portez-vous bien.

Bande annonce *Les Visages de la Victoire* :

<https://vimeo.com/387443274>



© Chérifa et sa petite-fille au Louvre

Le Canard enchaîné - Sorj Chalandon

Pendant dix ans, le réalisateur a filmé Chérifa, sa mère. Orpheline, mariée à Mohamed, le premier homme venu, arrivée en France au temps des Trente Glorieuses. Et puis interdite d'études, de travail, battue, devenue mère 14 fois. Soixante ans plus tard, elle apprend à lire et à écrire, veut passer son permis de conduire, est devenue française et vote avec fierté. Est-ce la seule femme immigrée d'alors à avoir ce courage ? s'est demandé son fils. Il est allé à la rencontre d'autres résistantes. Aziza, violée et hospitalisée le soir de ses noces, Jémiaa, Mimouna, armées de leur seule volonté. Lumineuses.

L'Obs - Xavier Leherpeur

...La mise en scène est sans effet, face caméra, mais elle est cohérente avec le projet : faire entendre des voix enfouies, trop longtemps tenues au silence. Et c'est bouleversant.

Télérama - Marie Cailletet

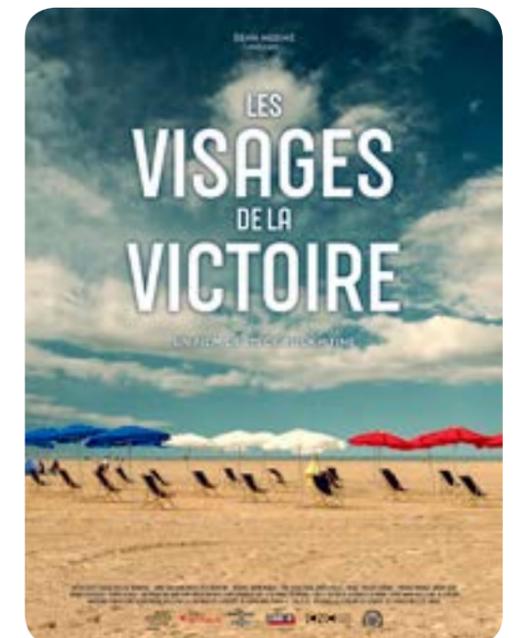
...Tendre et sensible portrait de ces femmes longtemps cantonnées dans l'ombre, le film met en lumière leur lucidité sur le passé, leur détermination tenace à exister. Respectueux du rythme de leurs confidences, captant tout en pudeur sur leurs visages les traces d'une blessure ou d'un bonheur, le documentaire se révèle hommage délicat à leur rôle déterminant.

France Culture - Anaïs Kien

Les Visages de la victoire n'est pas un film sur des victimes mais un hommage d'un enfant de la deuxième génération à la première... le film de Lyèce Boukhitine parvient au récit de toutes les femmes de France considérées comme étrangères à la vie de la nation, qu'elles y soient nées ou non, c'est Chérifa qui nous le dit !

Les Fiches Cinéma - Marine Quinchon

...Des portraits poignants et des messages d'espoir.



Place aux jeunes place aux femmes

Laurent Jaoui*

Logique

La France est un pays de vieux. Pas seulement pour sa courbe démographique, mais parce que c'est un pays de castes où l'accession au pouvoir se fait plus lentement qu'ailleurs. On met plus de temps à gravir l'échelle sociale, plus de temps à réussir. Ceux qui finissent par « arriver » au sommet ont tendance à s'accrocher plus fortement à leur pouvoir : ils ont eu tant de difficulté à l'obtenir. La jeunesse reste à la porte, patiente, patiente, vieillit à son tour et le cycle recommence. L'élection d'Emmanuel Macron a été, à ce titre, une exception mais la structure générale du pouvoir en France demeure.

La France est aussi un pays tenu par des hommes. Les femmes de pouvoir sont rares, voire, dans certains secteurs, inexistantes. Plus aucune femme dirigeante d'une société du CAC 40, par exemple.

Quel est l'impact, dans ce contexte, d'un coronavirus qui cible plus les vieux que les jeunes, plus les hommes que les femmes ?

Prenons nos métiers de l'audiovisuel. Imaginons un tournage au temps du corona.

Quoi qu'on fasse pour sécuriser les plateaux, le risque demeurera. Mais ce risque est bien différent pour un homme de 65 ans ou pour une femme de 25 ans. Un acteur au sommet de sa carrière, n'ayant aucun problème d'argent pour quelques générations, va-t-il mettre sa vie en danger pour un film de plus ? La compagnie d'assurances va-t-elle couvrir le risque ? On peut en douter.

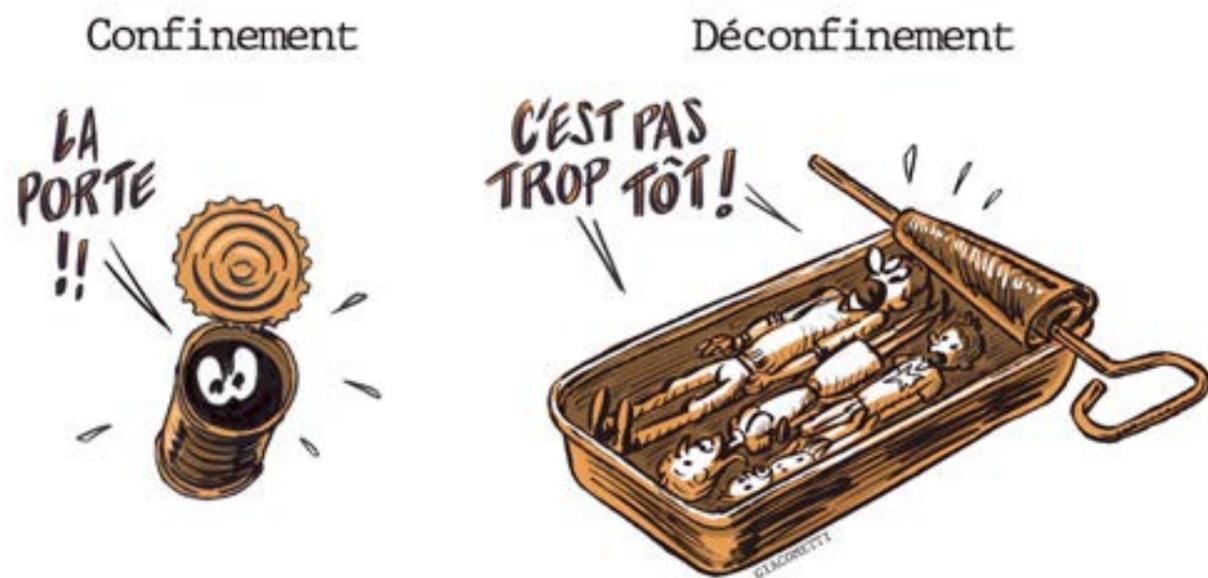
La jeune comédienne de 25 ans, peu connue, risquant peu mais ayant beaucoup plus à gagner, n'est-elle pas susceptible de reprendre le travail plus rapidement ?

Des équipes jeunes et féminisées devraient pouvoir se remettre à travailler plus rapidement, car le risque sanitaire qu'elles encourent est bien moins important.

Comme il y a des différences territoriales, il y a des différences en termes d'âge et de sexe.

La logique voudrait que cette crise sanitaire permette un rééquilibrage des pouvoirs. Pour cela, il faudrait que le sommet de la pyramide accepte de faire pour une fois « une place aux jeunes », « une place aux femmes ».

*Laurent Jaoui, réalisateur de plus de cinquante ans qui a bien conscience de se tirer une balle dans le pied, mais ce sont les seules balles qu'il se permet de tirer.



© Xavier Giacometti

Déconfinez vos poulets

Rosalie Labonté

Just do it !

(en québécois, policier se dit poulet, mais aussi beu-beu, coche, po-po...)

Le Groupe 25 Images aime accueillir des experts francophones portant un regard alerte sur notre audiovisuel. En 2014, la réalisatrice québécoise Rosalie Labonté avait analysé le manque d'audace de notre fiction.

Aujourd'hui productrice, elle constate une embellie mais revient avec humour sur la vache à lait du polar français, qu'elle juge plus « poché » (somnolent) en télévision qu'au cinéma. (note : certains mots ou expressions québécois peu connus sont traduits entre parenthèses)

Les osties de pépites du cinéma français !

Depuis votre grand Victor Hugo qui vous initia avec Javert et Jean Valjean dans le monumental *Les Misérables*, vous adorez en France les polars et les poulets. Cela a donné naissance, dans votre beau cinéma, à de grands films qui ne quittent plus mon disque dur québécois, tels que *Drôle de drame* de Marcel Carné, *Pépé le Moko* de Julien Duvivier, *Touchez pas au Grisbi* de Jacques Becker, *Les Tontons flingueurs* de Georges Lautner, *Ascenseur pour l'échafaud* de Louis Malle, *Le Cercle rouge* de Jean-Pierre Melville, *Mortelle Randonnée* de Claude Miller, *La Mariée était en noir* de François Truffaut, *Que la Bête meure* de Claude Chabrol, *Série noire* d'Alain Corneau, et les plus récents *MR 73* et bientôt *Bronx* d'Olivier Marchal, *Un Prophète* de Jacques Audiard, *L'Affaire SK1* de Frédéric Tellier, et de brillants « films de genre » comme *Polisse* de Maiwenn, *Nightmare* de Julien Séri, ou *Grave* de Julia Ducournau...

Mais pourquoi une liste si longue, Rosalie ?!

Non, ce n'est qu'une short-list que j'espère passionnante pour les accros du polar... et au cas où le confinement du crisse de virus mordrait sur l'été 2020... Mais si cette péteuse de chauve-souris chinoise revenait à l'automne (tabarnak surtout pas !), je pourrais vous faire une page entière en y ajoutant les polars mythiques étrangers.

Révolution télévision

On comprend dans ma courte liste pourquoi les Français aiment les coches et les po-pos ! On devine aussi pourquoi, en parallèle, la télévision a pris le relais depuis les années 70 avec *Colombo*, *Twin Peaks*, *The Shield*, *New York Police Blues*, etc., parmi les grands classiques US d'avant 2000... Vos sociétés de doublage s'enrichissent depuis longtemps en traduisant nos séries policières américaines. Car même avec les quotas imposés de production nationale, vos chaînes préfèrent acheter 400 000 euros le droit de diffuser 12 épisodes US plutôt que d'investir 4 millions d'euros dans la production de 6 épisodes français.

Néanmoins, vous avez eu des décennies nourries de belles collections comme vos *Maigret*, *Cinq Dernières Minutes*, *Julie Lescaut*, *Navarro*, *Commissaire Moulin*, etc, qui ont rarement égalé en audace leurs collègues US, mais ont eu le mérite de vous minoucher (amadouer). Les seules qui ont un peu secoué les pantoufles ont été, dans les années 90, les collections policières sombres et ambitieuses initiées par le Hamster Productions de Pierre Grimblat : *Série noire*, *Haute Tension*, *L'Heure Simenon*. Puis en 2000 l'ovni M6 *Police District*, créé par Hugues Pagan, avec en rôle principal un Olivier Marchal qui connaît bien le poulailler.

Retour du succès national

Depuis 2010, la fiction policière française a rencontré de beaux succès comme *Nicolas Le Floch* (au XVIIIe siècle), *Les Petits Meurtres d'Agatha Christie* (années 30 puis 50-60), *Candice Renoir*, *Caïn*, *Disparue*, *Zone blanche*, *Cassandra*, *Balthazar*, *Le Bazar de la Charité* (XIXe siècle), *Astrid* et *Raphaëlle*, etc. Cette belle canopée populaire coiffe une forêt de collections sympas et prolifiques que l'on pourrait appeler « France 3 vous M » : les *Meurtres à...*, où les coqs et les poulettes se font la baboune (la gueule) sur fond de cathédrales, lacs ou volcans vus du ciel... ainsi que les doudous *Magellan* et *Mongeville* avec leurs cheveux blancs et leurs charmantes assistantes... et le dernier M de la liste est votre *Capitaine Marleau* à chapka en peau de lapin, aux scénarios parfois languineux à la « France 3 vous M », mais une collection successful qui doit beaucoup à l'actrice populaire qui tataouine les baguettes en l'air pendant 90 minutes.

Et l'international, dans tout ça ?

« La fiction française est au sommet » comme trompètent les attachés de presse et les blogs qui beururent trop épais (exagèrent) les succès annuels des diffuseurs qui les nourrissent. Sommet, certes, mais seulement d'audience. Et trop peu ont le niveau international, sauf vos polars bijoux *Les Témoins* sur France 2, ou Canal+ avec *Pigalle*, *Braquo* et *Engrenages*, Emmy Awards 2012 et 2015 de la meilleure série étrangère ! Et aujourd'hui l'incroyable *Bureau des légendes*.

Des séries qui se vendent dans le monde entier.

Mais pourquoi si peu ? Trois raisons de base :

1. L'audience française ne suffit pas dans un audiovisuel mondial en pleine révolution où les publics sont de plus en plus variés et exigeants. Avec l'invasion des plateformes, la qualité, l'audace, les moyens de production sont devenus essentiels pour résister.
2. Vince Gilligan, créateur de la série culte *Breaking Bad*, a un avis cinglant : « Plus on cherche à plaire à tout le monde, moins on a de chance de plaire à tout le monde. »
3. Et je passe le micro à Steve Matthews, directeur HBO Europe : « Dans nos copros européennes, nous n'imposons pas aux auteurs des critères US de succès international, ni des codes d'écriture de masterclass. Au contraire, nous sommes convaincus que plus on montre la vraie vie, plus on respecte les cultures, les langues et les originalités locales et sociales et plus on a de chances de plaire au monde entier »...

Pourquoi ce retard de vos séries policières sur votre patrimoine polar cinéma ?

Peut-être parce que, à l'écriture télé, « on vous coupe la poire en deux », comme dit ma maman, qui adore vos collections « *France 3 vous M* ». D'un point de vue québécois, comment voulez-vous que votre bon jack (gentil) *Commissaire Magellan* ou votre toquée *Pitain Marleau*, se vendent dans le monde entier, même avec des folles et un gyrophare qui pète les radars dans de beaux paysages vus du ciel ? Ça ne suffit pas, tabarnak ! Essayons de comprendre.

En 2019, selon votre CNC, 137 séries (tous genres et formats) ont été diffusées en primetime sur vos chaînes nationales. 76 séries étrangères (55,5 %) et 61 séries françaises (44,5 %), parmi lesquelles 23 inédites, France 2 étant la chaîne qui en lance le plus, n'ayant pas choisi le plan sécurisé du samedi soir sur des canapés de commissariats.

Bonne note : même si votre fiction française ne progresse pas en temps d'antenne, en audace et en financement, elle fait désormais plus d'audience que les séries étrangères !

Mais il y a des fausses notes dans la partition. Liste non exhaustive :

- Dans les 23 nouvelles séries françaises 2019 présentées comme « inédites », 8, soit un tiers, sont adaptées de séries étrangères, un pourcentage qui bondit à deux tiers si l'on y ajoute les adaptations de romans à la mode ! Pas sympa pour vos scénaristes inventifs...
- Jusqu'en 2000 environ, une bactérie rôdait sans trop de danger. Depuis, elle a muté en virus alarmant. Son nom est « *VRAP, virus record audience prioritaire* ». En 2020, il frappe des dirigeants fragilisés par un déficit de molécules d'intuition et d'audace.
- Il faudrait donc tester et confiner les responsables contaminés par ce virus qui génère de dangereuses molécules « *consensuelles, non segmentantes, transgénérationnelles, identificatoires* », comme disent certains de leurs chercheurs d'audience.
- Il faut aussi tester les médias qui préfèrent dévoiler le chum (amoureux) ou le bébé de l'actrice principale, plutôt que de parler de la qualité d'écriture et de réalisation...

- Il faut détecter des acteurs magiques et ne plus vénérer la short-list d'acteurs people.
- Il faut cesser de traiter vos réalisateurs de séries comme des gardiens de plateaux ! En Amérique, le *director* a beaucoup de liberté, malgré ce qui se dit chez vous.
- Autre anomalie, vous avez proposé, sur l'ensemble des personnages, 61 % de CSP+, catégories socioprofessionnelles supérieures (15 % de la société réelle !), face à 18 % d'employés et ouvriers (53 % de la société !). (source CSA et INSEE 2019).
- Il faut faire plus confiance à des actrices sur des rôles titres. Beaucoup de vos polars récents à succès ont des femmes au rôle principal : *Candice Renoir, Les Témoins, Engrenages, Zone Blanche, Marleau, Cassandre, Astrid et Raphaëlle*...
- Il faut faire confiance aux auteurs et à leurs audaces renforcées par l'expérience.
- Il faut transgresser les règles d'écriture et dire aux diffuseurs contaminés de cesser de raboter et photocopier les scénarios au fil des versions successives, ce qui induit parfois une autocensure des scénaristes et réalisateurs soucieux de garder leur job.
- Il faut en finir avec les éternels clichés d'écriture. Quelques exemples en vrac :
 - Le couple poulet-poulette qui déballe tout le temps ses sacs à chicanes.
 - Le coupable si évident dès le début qu'on sait que ça ne peut pas être lui car le film doit durer plus de 15 minutes.
 - La poulette déstabilisée par son chum infidèle qui court les jupons.
 - Le portable du capitaine qui sonne quand le scénariste patine sur la bascule d'intrigue et s'en sort par un SMS qui permet un « Ok, j'arrive ».
 - Le cadavre féminin plus dénudé que le masculin. Trop de scénaristes mâles ?
 - L'éternel secret de famille qui surgit en flash-back, « *Tabarnak c'est incroyable !* »
 - Le jeune inspecteur français qui détecte un serial-killer en 45 minutes, coupures pub comprises, là où les meilleurs profiteurs US mettraient 12 épisodes !

Etc., etc., je pourrais faire 2 pages... ou un scénario français !



© Xavier Giacometti

Comment rajeunir et dépouiller tout ça ?

En France, vos téléspectateurs amoureux des po-pos d'âge mûr et de leurs jeunes poulettes ont une moyenne d'âge de 53 ans sur TF1, 60 ans sur F2 et 63 ans sur F3 (CSA) et vous ne voulez pas les perdre. Soit ! Mais ce sont vos marketeurs qui les ont embrigadés ! Il faut qu'ils cessent de dire : « C'est parce que le public le demande que nos héros policiers sont ainsi définis ».

Faux ! C'est du patois de magasinier (commercial). Les téléspectateurs regardent les polars à bedaine si on ne leur propose rien d'autre. À 60 ans, on allume, on zappe, on va peu sur Netflix mais on aime ce qui bouge. Si vous leur offrez la version télé du *Silence des agneaux* de Jonathan Demme, ils aiment ! Peut-être que les ouatcheurs à gilet jaune aimeraient remplacer Jodie Foster par la comédienne de *Marleau* mais même si Anthony Hopkins fait moins d'audience que la toquée, peu importe, la chaîne aura redressé son image créative et cultivée !

Les Français apprécieraient si vous osiez aussi baisser le chiffre de 72 % de polars en primetime (CNC 2019) qui vont finir par s'étouffer entre eux. La BBC est à 34 % ! Ils rajeuniront si vous leur proposez aussi des séries en musique, des contes romantiques, des dramédies banlieusardes, des feuilletons historiques, politiques, judiciaires, fantastiques, de jeunesse, d'aventure !

Une scénariste française de notoriété, que je ne nommerai pas pour ne pas freiner sa carrière, a déclaré : « Le polar de télévision, c'est comme le MacDo, Si vous y emmenez trop souvent vos enfants, ils ne veulent plus rien manger d'autre ! » Avis de bon sens féminin.

J'en profite pour caser ma petite phrase de féministe québécoise : vous avez une chloroquine audiovisuelle flagrante, un remède efficace anti-ronron : quand vos *Meurtres à...* ont des castings insolites et touchants, des identités visuelles modernes et des réalisations sensibles, ils sont souvent réalisés... par des femmes ! Tirez-en les conclusions.

Amis français, si vous voulez qu'on regarde vos polars à Montréal, à Chicoutimi, à Saguenay, ou sur les 34 000 chaînes mondiales, déconfiniez-vous ! Pour résister à Netflix, Amazon Prime, Apple TV, Disney Plus, etc., il va falloir vacciner vos directeurs et remplumer vos poulets ! Il y a un renouveau de vos polars mais ils n'auront le niveau cinéma que quand votre budget de fiction (moins 15,6 % depuis 2012, CNC) aura doublé au niveau de celui des anglais et quand vous oserez *Luther, Narcos, True Detective, Homeland, Fargo, Happy Valley, Unbelievable, Tunnel, Peaky Blinders*... Mais pour ça, il faut avoir un peu de front autour de la tête (audace) !

Si vous osez, vous serez aux petits oiseaux ! (heureux et aux anges)

Merci de m'avoir lue et « ostie d'câlisse de bonne chance à vous ! » depuis ma Montréal.

covid : au clou l'artiste !

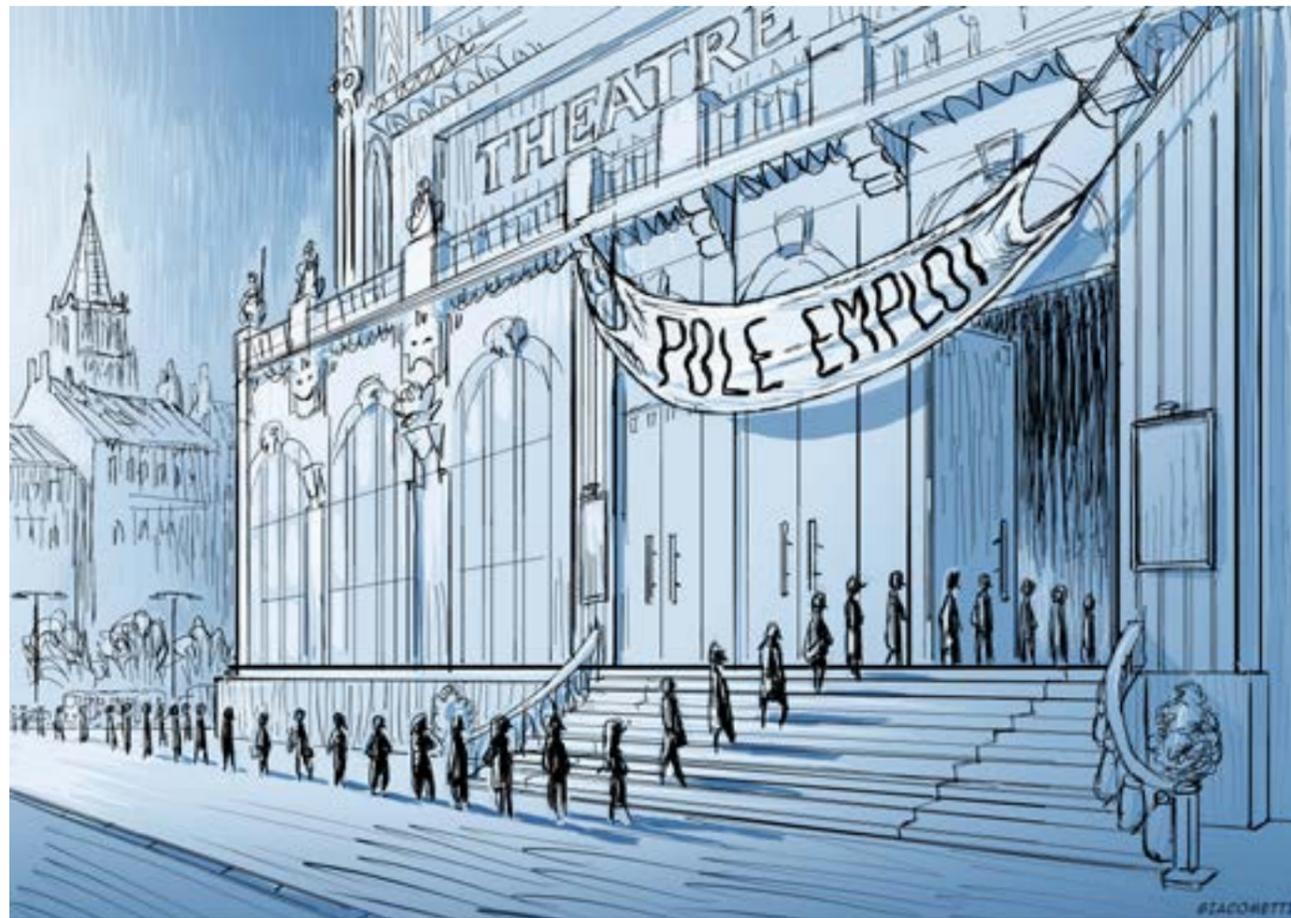


© Xavier Giacometti

Et si on changeait ?

Pierre-François Brodin

Episode 3 Espérons !



Théâtre : regain d'affluence pendant la crise du covid.

© Xavier Giacometti

Ce jeudi 7 mai 2020, Le Figaro, publication quotidienne et nationale, proposait dans sa version numérique un sondage, disons, plutôt clivant. Un euphémisme ?

« Approuvez-vous la décision d'Emmanuel Macron de prolonger les droits des intermittents du spectacle ? » Tel était l'intitulé de cette enquête, éditée sans aucune précaution, sans aucun filtre. Amusant, il ne m'a pas semblé voir passer un sondage sur l'assentiment des Français quant aux aides proposées à Air France, par exemple ? Trêve de sarcasmes, « no dark sarcasm in the classroom », comme chantaient les Pink Floyd... Nous aurions pu craindre en parallèle de l'enquête une avalanche de commentaires nauséabonds, un non massif et un débat une nouvelle fois stérile sur le sujet de l'intermittence. Mais étonnamment, une fois balayées quelques thèses très archaïques de certains acharnés contre les « assistés de la culture », dans l'ensemble les arguments sont plutôt en faveur des intermittents. De plus, à ce jour l'enquête (dont la procédure est certes discutable) dévoile que plus de 65 % des personnes ayant répondu sont favorables à la mesure.

Un changement ?

En parallèle, un autre article a été édité dans le même journal : « Cinéma, littérature, jeu vidéo, musique ... La place de la culture en France et en dix chiffres ». Dans ce papier, on parle de « recettes en milliards », « un pouvoir d'attraction qui ne se dément pas », « un poids lourd de l'économie », « plus d'un million de fauteuils de cinéma », « une French touch à la conquête du monde », « la culture moteur du tourisme », et j'en passe. Venant d'un journal plus habitué à la stigmatisation des intermittents et d'une culture « chouchoutée » budgétairement pour des raisons électorales (cf. Le Figaro numérique du 13 septembre 2016), c'est assez singulier pour être relevé.

On a le droit de jubiler, de s'en féliciter et d'espérer.

Rappelons-nous donc combien de fois les syndicats, les coordinations d'intermittents, les associations d'artistes et bien sûr le Groupe 25 Images ont mis en avant les bénéfices économiques engendrés par la culture. Souvent même, lors des luttes pour défendre le régime des intermittents, les coordinations revendiquaient d'avoir des réponses du ministère du Travail et non de celui de la Culture, car le problème est avant tout social. Le régime des intermittents est un régime d'assurance-chômage spécifique qui correspond à des pratiques professionnelles particulières, ça n'est pas un statut professionnel, il est bon de s'en souvenir également.

De voir aujourd'hui une majorité des personnes interrogées en accord avec la décision de défendre les intermittents et Le Figaro faire l'éloge des retombées économiques du secteur culturel sur la société dans son ensemble est un changement. Subtil, certes, anecdotique, sûrement, mais il nous permet d'espérer.

Espérer plus de solidarité.

Espérer plus de conscience de la réalité de l'autre.

Espérer une économie plus au service de l'humain.

Rêverais-je ?

Peut-être. Sûrement, même. Comme il n'y a pas de geste barrière pour cela, je m'y autorise.

Et, dans une grande folie optimiste, d'un coup d'un seul, je me mets à espérer un réel changement.

Oui, oui, et si on changeait ?

Voyage autour de moi

Stéphanie Sphyras

Un sacré pied de
nez au vivant !



Après deux ans de travail pour mettre en place un récit transmédia avec de jeunes adolescents issus de quartiers dits sensibles d'Épinay-sur-Seine, le virus est venu contrarier notre élan et faire partie intégrante de notre histoire.

Dans le « monde d'avant », nous nous étions rencontrés, reniflés et presque apprivoisés. Ils avaient improvisé sur la scène de la Maison du Théâtre et de la Danse d'Épinay-sur-Seine. Les corps avaient réappris à se toucher et à se faire confiance. Ensemble, ils pouvaient fermer les yeux, marcher pieds nus, prendre la parole, convoquer la douceur et le lâcher-prise pour parler sans se frapper.

J'avais mis en place à côté de la scène un studio de tournage, une sorte de confessionnal, prétexte à une écriture du documentaire : *Neuf trois, demain leur appartient !* (12 x 8 minutes).

La série met en scène une parole spontanée, immédiatement belle de 12 jeunes. **12 Antigone**, de quartiers rivaux et de religions différentes, se retrouvant dans un théâtre pour y interpréter une écriture contemporaine. Ils ne se connaissent pas et ne sont jamais montés sur une scène de théâtre lorsque l'aventure démarre. La série suit leur périple : une traversée en mer agitée qui les conduit vers une unique représentation, fil rouge de la saison 1.

En écoutant cette jeunesse que je connaissais si mal et qui se connaissait si peu, je percevais le choc des idées reçues. La perception de soi, faussée et imposée. La difficulté de s'accepter tel que l'on est, lorsqu'un regard projeté nous empêche de vivre.

Je commençais à dessiner avec enthousiasme ce *Voyage autour de moi*. Le 13 mars, nous évoquions avec assurance

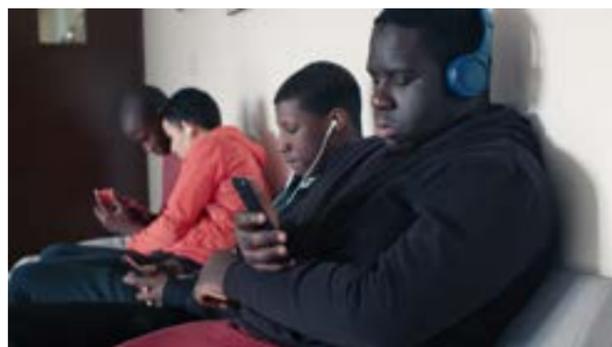
le tournage d'avril, les répétitions, les plans de coupe. Et plof, quatre jours plus tard, nous voilà confinés dans nos maisons et eux dans leurs cités !

Jouer, c'est apprivoiser l'instant présent, créer avec ce qui est là, à l'instant T, eh bien nous étions servis ! J'avais imaginé un spectacle vivant se mêlant à une écriture digitale, en intégrant l'annonce de ce confinement, je pressentais que le digital allait faire un sacré pied de nez au vivant !

Suivant mon instinct de réalisatrice qui me rappelait que les héros se révèlent face aux dangers (ou qu'un bon découpage se réinvente sur le terrain), je lâchais prise :

La confrontation aux obstacles générés par ce virus ferait émerger une forme.

Il nous forçait à penser différemment, il s'invitait au cœur de la création. Qu'à cela ne tienne, nous allions mélanger digital et vivant pour l'apprivoiser !



Sur WhatsApp, une balade créative, qui mêle audio et vidéo, s'improvise. Sur TikTok, des montages rapides avec de mini-outils de production vidéo s'échangent. En quelques semaines se réinvente un parcours pédagogique virtuel, un voyage créatif autour de la construction de leur personnage, « avatar » de tous les possibles.

Ces rendez-vous, ces mini-productions sont des prétextes à se questionner, à cultiver une distance sur ce réel, à imaginer le monde d'après. Je leur dis : « Vous n'êtes pas responsables de votre imaginaire, convoquez-le et amusez-vous avec lui ! Parfois, il ne faut pas trop réfléchir ! »

J'ai toujours aimé ceux sur qui personne ne mise et auxquels personne ne croit. Les soi-disant « losers » qu'on n'attend pas et qui patiemment, à l'abri des regards, deviennent des « winners ». La difficulté à advenir, la volonté inébranlable à entreprendre quoi qu'il en coûte le voyage, leur confère une profonde singularité.

En regardant ces jeunes, je pressens, dans leurs silences, entre deux phrases, de l'or brut. Dans ce tiraillement, ils se posent les vraies et grandes questions de l'existence, des questions essentielles qui ne devraient jamais nous quitter. Ils se forgent leurs propres convictions. Ils assèment leurs réponses et, par leur regard neuf, ils remettent en question nos fonctionnements et nos contradictions, pour que se dévoile à nos yeux la violence, l'absurdité, mais aussi la beauté du monde qui s'ouvre à eux.

Voyage autour de moi

Production : Swing Digital - Principe Actif
Une écriture transmédia écrite et réalisée par Stéphanie Sphyras avec la complicité de Benoît Nguyen Tat
Mouvement scénique: Laetitia Viallet
Prise de vue : Rudolph Lagarrigue
Production : Claire de La Rochefoucauld - Benoît Nguyen Tat

Avec le soutien du département de Seine-Saint-Denis, de la Maison du Théâtre et de la Danse d'Épinay-sur-Seine et de Jeunesse Feu Vert.

Avec le soutien de Virginie Do Pranto, Charlotte Brochart et Vincent Dumas

Lauréat du Labo 2020, Pole Media Grand Paris



© Swing digital

Angélique marquise mésange

Domnique Baron

Paix confinée

En ces temps tourmentés envahis de silence,
j'écris fenêtre ouverte, la lumière dans les yeux.
Car j'ai toujours écrit dès la petite enfance
pour en faire des images plus tard en grandissant...
Et ma petite lucarne, mon écran de nature,
voit maintenant passer les oiseaux revenus...
Parmi eux une copine, que j'appelle Angélique
car elle a le profil d'une marquise mésange...
Elle n'ose pas le dire, de peur d'être traitée
de petit piaf idiot, écolo et gauchiste,
mais elle n'en veut pas trop aux cousines chauves-souris
de la ville de Virus, au fin fond de la Chine,
d'avoir eu cette idée de calmer les humains
pour redonner la vie aux oiseaux menacés...



Mais pourquoi donc écrire plutôt que lire des livres
Ou regarder des films, ou ne rien faire du tout ?
Mais si ! Je fais tout cela, entouré de mes proches
assez heureux comme moi de retrouver la paix
que nous procure à tous la joie de la culture,
même si nos dirigeants ont oublié ce mot
car ils nourrissent Air France, Carrefour et PSA,
en négligeant Beaujon, Pompidou et Bichat
ainsi que l'Opéra et notre beau cinéma...
Mais je me sens coupable à chaque nouveau jour
de n'être que script doctor et pas un vrai docteur
qui soigne les humains victimes des pangolins.
Alors on s'organise avec mon Angélique :
ma marquise mésange chante sur les fenêtres
des mamies et papys coincés dans les EHPAD,
et moi je distribue de modestes poèmes
dédiés à leur avenir et à toutes celles et ceux
qui sont de vrais soignants et les aident à survivre...

Un monde sans
Culture
c'est un monde
sans oiseaux

Angélique, marquise mésange

J'aime la paix confinée, même si elle est masquée
et nous a kidnappé une part de liberté.
Mais écrire en silence en souriant aux mésanges
ne peut pas réveiller nos tournages arrêtés,
nos cinémas cloîtrés, nos théâtres en sommeil,
nos librairies fermées, nos auteurs à l'arrêt,
nos actrices et acteurs reclus dans la douleur.
Angélique a compris : ses cousines chauves-souris
sont sans doute responsables mais elle ne voudrait pas
que les petits hobereaux et bouffons cravatés
ne donnent que 1 million aux artistes étouffés
quand ils donnent 1 milliard aux complices banquiers.
Si ma douce Angélique ne peut pas l'empêcher,
au moins ose-t-elle le dire sur les toits de Paris !
Alors, faisons comme elle, crions-le haut et fort,
« Un pays sans culture perd sa démocratie. »
Et secouons les pantins pour qui ce mot culture
n'est rien qu'un champ de blé blanchi au glyphosate...



N'attendez rien de l'extérieur

Alain Nahum

Osons !



La rue à distance sociale

En ces temps incertains sans la culture au sens large, sans nos images, le confinement de chacun serait invivable tant pour les malades que pour les bien-portants.

Nous avons encore plus besoin des voix singulières de chacun, de briser d'une manière virtuelle la distance sociale qui nous est imposée et qui implique de la suspicion et une mise à distance.

Temporairement, nous ne pouvons plus nous rencontrer matériellement. Demeurent les palliatifs, téléphone, Internet, courrier, largement utilisés depuis quelques semaines.

Osons dire, osons proposer, osons réfléchir, examiner, contester, réfuter, nous découvrir à nous-mêmes.

Que chacun s'aventure à créer sa poésie personnelle, son texte fondateur, ses films, ses photos, ses dessins.

Et que se nouent les échanges, les partages, au sujet de l'essentiel et de l'accessoire, au sujet de l'indispensable et du superflu. Imaginons des gestes barrières contre le retour à la production d'avant crise, pour affirmer notre créativité, pour donner plus de sens à nos histoires, à nos images.

Si nous voulons que les choses changent de manière radicale et durable, tout dépend de notre sursaut collectif.

Confinement dé-confinement,
servitude volontaire,
that is the question ?



© Alain Nahum

Le monde de demain

Sandrine Cohen

Nous avons besoin d'histoires



Je regarde le ciel aujourd'hui.
Il semble pareil, pas tout à fait pareil.
Il est plus clair, en fait, on voit mieux la lune et les étoiles.

Je pense à cette image du voyage dans la lune de Georges Méliès.
Je pense qu'il a inventé la science-fiction.
Et que ce que nous vivons n'en est pas.

Je pense à mon métier et au monde.
À celui d'aujourd'hui et à celui de demain.
Comment faire des films aujourd'hui ?
À partir de quel monde ?
Celui d'hier ou celui d'aujourd'hui ?

Comment parler aux acteurs ?
Quels films écrire s'ils ne peuvent plus se toucher ?
S'ils ne peuvent plus s'embrasser.

Quel monde raconter ?
Celui d'hier ou celui de demain ?
Mais quel sera le monde de demain ?

Si le ciel est plus clair, mon esprit ne l'est pas.
J'ai plus de questions que de réponses.
Mais je sais que, dans le monde de demain, nous devons encore et toujours faire des films.
Parce qu'un film peut sauver.
Parce qu'un film est une fenêtre ouverte sur le monde.
Et une porte vers la liberté.
L'évasion.
Parce que, quand on est contraint à l'enfermement, quel qu'il soit, avec un film on peut s'échapper.
Y voir plus clair.

Je ne sais pas quel sera l'avenir.
Aujourd'hui, nous savons tous qu'il est incertain.
Mais aujourd'hui, encore plus qu'hier, nous avons besoin d'histoires.
Nous avons besoin de films.
Nous avons besoin d'espoir.
Et après tout, l'homme a bien marché sur la lune.

Au revoir, camarade des barricades

Jean-Pierre Igoux

Hommage à Henri Weber

Déjà, en mai 68 (*1), on ne pouvait que remarquer sa stature, sa prestance, son éternel sourire narquois et pourtant si bienveillant, la justesse de sa pensée, la rigueur de sa rhétorique et son humour. D'ailleurs, la jeune lycéenne Fabienne, qui deviendra sa femme, ne s'y est pas trompée en le repérant et en l'écoutant sur une barricade au Quartier latin. Nous avons 20 ans ou juste un peu plus... Lui, était l'un des créateurs avec Alain Krivine de la Ligue communiste (LCR), moi, militant au PSU (Parti socialiste unifié).

Presque 20 ans plus tard, nous entrâmes tous deux au PS, ce parti qu'il est de bon ton depuis quelques années de dénigrer mais auquel nous sommes toujours restés fidèles. Il en a été l'un des dirigeants, en fut un élu local, l'un de ses députés européens et l'un de ses sénateurs.

Je connaissais peu mon camarade Henri Weber (au Parti socialiste, on s'appelle encore de ce beau nom de camarade). Nous nous sommes simplement croisés en 2008 lorsque avec Fabienne Servan-Schreiber, son épouse, nous préparions chez eux, en compagnie entre autres de Dominique Attal, Laurent Jaoui, François Luciani et Vincent Solignac, nos soirées militantes des Folies-Bergère puis du Châtelet contre la loi audiovisuelle improvisée par Nicolas Sarkozy. En revanche, j'ai toujours suivi avec grand intérêt ses orientations politiques, la justesse de ses analyses et lu avec passion ses textes qui, en s'adressant à tous, embrassent la pensée. Aujourd'hui, si je rends hommage à Henri Weber dans la lettre du Groupe 25 Images, c'est qu'il est un immense auteur dont il faut lire les livres, en commençant par *Rebelle jeunesse*. C'est aussi parce qu'il fut, au sein du Parlement européen, un grand défenseur du droit d'auteur et l'un des grands combattants de l'exception culturelle. Il était pour nous, créateurs et artistes, l'un de nos plus forts soutiens.

Après le décès de Jack Ralite et celui d'Henri Weber, ce soutien auprès des politiques va cruellement nous manquer, surtout à l'heure où la culture, pourtant l'esprit d'une civilisation, et les artistes, son âme, semblent oubliés, voire niés.

Henri Weber et Fabienne Servan-Schreiber, sa femme de toujours, sa femme à jamais, ont été de tous les combats, personnels comme politiques, sociaux ou culturels. L'on croyait le camarade Henri, ce fils d'émigré polonais qui avait échappé au stalinisme, résisté au nazisme et à l'antisémitisme, l'on croyait cet éternel jeune homme invincible. Il l'a été dans tous les combats, mais il vient de tomber, vaincu par cette petite saloperie sournoise, improbable et invisible, donc lâche, de coronavirus.

En cette heure maudite, les membres du Groupe 25 Images pensent très fort à Fabienne et à ses enfants avec fraternité... générale.(*2)

(*1) *Je parle d'un autre siècle qui ne doit pas dire grand-chose aux tenants du nouveau monde qui, en l'espace de deux mois, a pris un certain coup de vieux et a déjà fait son temps !*

(*2) « *Fraternité générale* » mouvement créé par Fabienne Servan-Schreiber pour la fraternité à travers des actions culturelles, sportives et citoyennes.



Série Series passe en ligne

The Link

Après le temps de la sidération est venu celui de la réinvention et de l'action...

Impossible de rassembler les créateurs venus de toute l'Europe à Fontainebleau fin juin, cette année.

Qu'à cela ne tienne, Série Series, le rendez-vous européen des créateurs de séries de Fontainebleau, se réinvente !

Bien sûr, rien ne remplace la VRAIE rencontre. Celle qui nous est chère, et que l'événement s'attache à faire vivre depuis 9 ans. Celle qui fait qu'au détour d'une projection nous prendra l'envie d'aller échanger avec tel auteur danois, celle qui nous fait traîner à la terrasse d'un café avec tel producteur espagnol ou qui nous entraîne à l'ombre de l'un des arbres du parc du Château discuter avec un représentant d'une chaîne britannique... Pour ces rencontres-là, il faudra attendre un peu.

Mais plutôt que de regarder passer la crise, Série Series a voulu réagir, s'adapter, et vous inviter à tester avec nous de nouvelles initiatives... L'édition 2020 se déploiera donc en ligne. C'est à travers un écran que nous partagerons encore une fois nos découvertes, nos coups de coeur, nos envies, que nous vous ferons partager vos réflexions, vos attentes, votre vision.

Fidèle à l'ADN de Série Series - qui orchestre depuis 9 ans un rendez-vous basé sur les notions de création, de rencontre, de partage d'expérience, de découverte et de réflexion collective - une plateforme digitale conçue pour l'occasion, "The Link", sera lancée en juin.



Au menu : une programmation sur mesure entièrement dédiée à la création européenne, et une communauté en ligne que nous souhaitons vivante, bouillonnante.

En attendant de retrouver la convivialité des rendez-vous Série Series "en vrai", "The Link" permettra à la communauté des créateurs européens de se rencontrer, ou se retrouver en ligne, de continuer à échanger et dialoguer, de s'inspirer en découvrant des projets venus des quatre coins de l'Europe et en partageant l'expérience de leurs créateurs, et de mettre en lumière leurs propres oeuvres.

Le programme donnera comme chaque année un coup de projecteur sur la création européenne, la parole sera donnée aux créateurs, et leur permettra d'échanger sur leurs défis et leurs enjeux. Les discussions exploreront les thématiques et tendances qui irriguent la création européenne et lui donnent sa force et sa pertinence et en exploreront la diversité et l'immense richesse. Comme toujours, scénaristes et réalisateurs seront au coeur des études de cas qui décryptent le processus créatif des séries choisies.

Ces contenus seront dévoilés petit à petit dès juin, avec en point d'orgue les trois journées "événement" du 30 juin au 2 juillet ; ils resteront accessibles par la suite.

Bonne nouvelle : la plateforme et ses contenus seront accessibles gratuitement sur invitation ! En cette année si particulière où l'industrie audiovisuelle et ses talents sont profondément impactés, Série Series s'engage ainsi encore plus fort auprès des professionnels. Plus qu'un festival en ligne, "The Link" est conçu comme un outil pérenne, pour renforcer sur le temps long, les liens entre professionnels européens et ouvrir grande une fenêtre sur l'Europe de la création.

Pour recevoir toutes les infos sur cette édition digitale, n'hésitez pas à vous abonner à la newsletter Série Series sur le site serieseries.fr.



Sally Wainwright



Niccolò Ammaniti



Jeanne Herry et Dominique Jubin



Isobel Waller-Bridge et Cathy Verney

Retour sur Série Series 2019

L'an dernier, pour sa 8e saison, Série Series avait rassemblé 700 professionnels européens à Fontainebleau pour 3 jours de rencontres entre créateurs et avec leurs partenaires de création.

Parmi les temps forts de l'édition, citons **Sally Wainwright** (*Happy Valley*, *Gentleman Jack*) et **Niccolò Ammaniti** (*Il Miracolo*) qui ont chacun donné une grande masterclass, dévoilant leurs inspirations, leur vision, leurs méthodes et leurs projets. Des échanges façon "regards croisés" entre **Hervé Hadmar** et l'actrice belge **Veerle Baetens** d'un côté, et entre **Cathy Verney** et la compositrice britannique **Isobel Waller-Bridge** d'un autre, ont fait naître un dialogue passionnant autour de la collaboration entre les réalisateurs et leurs partenaires de création. En 2019, Série Series avait également choisi de mettre en avant deux grands groupes publics : les directeurs de la fiction de **France Télévisions** sont ainsi revenus sur leurs stratégies, lignes éditoriales et projets (Anne Holmès pour la fiction nationale, Nathalie Biancoïli pour la fiction internationale et Sened Dhab pour la fiction numérique), et l'équipe de la danoise **DR** s'est prêtée au même exercice, dévoilant à cette occasion en ouverture de l'événement la formidable et puissante série **When the Dust Settles** (que nous espérons que vous pourrez découvrir sur une chaîne française prochainement).

© Série Series - Léa Rener et Aurélie Lamachère

Afin de rendre le contenu des échanges accessibles au plus grand nombre, Série Series propose en accès libre et gratuit sur le web les captations vidéos des séances ainsi que les Actes, livre blanc de l'édition.

[La chaîne VIMEO de Série Series](#)

[Les ACTES 2019](#)

Les entretiens

En attendant de meilleurs jours et la prochaine saison sans doute avec nos amis créateurs européens, scénaristes et réalisateurs, lors de Série Series Link, retrouvez tous nos entretiens de créateurs de fiction.

CHAINE VIMEO - PLATEFORME YOU TUBE



10 saisons des entretiens du Groupe 25 Images :

Se sont prêtés au jeu des questions
Nous avons abordé
Monté
Mis en ligne

210 créateurs de fiction
94 séries ou unitaires
139 entretiens
1400 minutes ou 23h



© Xavier Giacometti